

JACQUES COSNIER

LES GESTES DU DIALOGUE

La communication non verbale fait partie intégrante du système d'interaction qui s'instaure entre des individus qui dialoguent. Jacques Cosnier montre comment regards, mimiques et expressions faciales, gestes et postures corporelles jouent un rôle essentiel dans l'accompagnement des paroles, dans la conduite de la conversation, et dans l'expression des affects.

L'intérêt des chercheurs pour le « dialogue », la conversation, l'interaction verbale, s'est précisé depuis une vingtaine d'années et alimente des disciplines diverses telles que l'ethnométhodologie, la sociolinguistique interactionniste, l'analyse de conversation, l'interactionnisme symbolique, l'éthologie du langage... De tous ces travaux ressortent deux caractères importants des communications interpersonnelles ou de « face à face » : la multicanalité et l'interactivité.

L'« interactivité » signifie que les énoncés sont coproduits par les interactants : ils sont le résultat des activités conjointes de l'émetteur et du récepteur. La « multicanalité » signifie pour sa part que les énoncés sont un mélange à proportions variables de verbal et de non verbal, ce dernier comprenant à la fois le vocal et le mimogestuel. Cependant, bien que les chercheurs soient unanimement d'accord pour admettre ces données de l'observation quotidienne, le statut de la communication non verbale reste souvent marginal et mal défini.

À première vue, cela est dû à deux ordres principaux de difficultés. L'un correspond à un problème purement technique : travailler sur le non-verbal gestuel (la « *kinésique* ») nécessite l'utilisation d'enregistrements vidéo, certes aujourd'hui banalisés, mais cependant difficiles à pratiquer dans certaines situations. L'autre est lié à un problème plus théorique : celui de la définition des observables. Si les unités verbales sont faciles à définir, voire à transcrire, on en est loin, tant s'en faut, en ce qui concerne les unités gestuelles. On sait d'ailleurs depuis Kenneth Pike que plusieurs approches en sont possibles, « *etic* » ou « *emic* », « *gestétique* » ou « *gestémique* », selon que l'on étudie ce qui bouge ou ce qui signifie (« *il contracte ses zygomatiques* » ou « *il sourit* »).

On sait aussi que, comme le « canal verbal », le « canal kinésique » va être impliqué dans l'expression d'un « contenu », autrement dit dans une activité référentielle, mais peut-être plus encore dans la manifestation d'une « relation », autrement dit dans une activité « interactionnelle », pour reprendre la dichotomie quelque peu schématique mais pratique proposée par l'École de Palo Alto. Ainsi, une interaction de face à face se réalise par la synergie de deux voies concomitantes : l'une discursive par laquelle est achevé l'aspect signifiant de l'énoncé, et l'autre pragmatique qui en assure la maintenance et la régulation par ce que j'ai appelé le « *processus de co-pilotage* ».

Je présenterai tour à tour, et succinctement ces deux aspects aujourd'hui relativement classiques pour déboucher sur une troisième voie, celle de l'empathie, jusqu'à présent peu abordée par les recherches interactionnistes (1).

Les gestes pour accompagner le discours

Je désignerai ainsi l'activité mimo-gestuelle qui est liée à la constitution de l'énoncé auquel elle s'intègre : en premier lieu par la gestualité déictique* ou désignante ; comment donner sens à cette phrase « *c'est celui-ci qui me plaît le plus* » si un geste de pointage n'est pas présent pour la contextualiser ?

À cette gestualité nécessaire, et prévue par la forme même de l'expression verbale, s'ajoute la gestualité illustrative qui mime l'action, ou figure dans l'espace certaines caractéristiques de l'objet référent. Ce type de gestes est particulièrement abondant dans les descriptions de lieux. On ne peut guère évoquer l'espace

sans s'appuyer sur des figurations corporelles (c'est le fameux « escalier en colimaçon » dont les enfants s'amuse à demander la définition aux adultes complaisants). Ces « spatio-graphiques » et ces déictiques montrent à quel point le corps sert de repères spatio-temporels à l'organisation de la pensée, et de matrice à la formation du discours. Ces faits ont d'ailleurs servi à formuler la « loi de désignation du référent présent » : la mention dans le discours d'un référent présent s'accompagne obligatoirement de sa désignation (soit par le pointage digital, soit au moins par le regard). Par exemple : « *Il était sans cravate* » sera associé à un geste du parleur en direction de son propre col. « *J'avais le cœur qui battait très fort* » sera associé à la main posée sur la poitrine gauche. Avec « *Si vous voulez mon opinion* », le « mon » sera accompagné d'un geste auto-centré, etc. (2) D'autres gestes co-verbaux sont directement liés à l'expression de la pensée abstraite, gestes dits pour cela « métaphoriques » ou « idéographiques ». Ces gestes ont une double fonction : d'une part, ils illustrent la pensée ; d'autre part, ils facilitent son énonciation. On a pu dire que la mise en mots passe par une mise en corps préalable et, comme corollaire, que l'on ne peut parler sans bouger. Enfin, cette mise en scène corporelle servira aussi d'inducteur d'empathie comme nous le verrons plus loin.

Pour terminer, il faut évidemment mentionner les gestes « quasi linguistiques » qui sont des équivalents de paroles et sont parfaitement conventionnalisés selon les cultures. Ainsi le fameux « *ras-le-bol* » très spécifiquement français. On sait que ces signes peuvent être élaborés en système assez complexe pour donner des langues avec leur répertoire et leur syntaxe ; les langages gestuels des communautés de sourds en sont des exemples aujourd'hui bien connus.

Les gestes pour piloter l'interaction

Cependant dans le dialogue, la gestualité participe largement et efficacement à une autre fonction qui soutient la précédente, c'est la *fonction coordinatrice*. Il ne s'agit en effet pas seulement d'émettre des énoncés, encore faut-il s'assurer qu'ils sont reçus, évaluer la façon dont l'interlocuteur les comprend et les interprète, et partager avec lui le temps de parole. Pour assurer mutuellement l'échange, existe un dispositif d'interaction auquel s'ajoute un dis-

positif de partage et de maintenance de la parole. Ces dispositifs sont très largement mimo-gestuels et utilisent en particulier les hochements de tête et la mobilité des regards. Ils donnent lieu à ce que l'on appelle la « synchronie interactionnelle » décrite en 1966 par W.S. Condon et W.D. Ogston qui constitue aujourd'hui une notion devenue classique (3).

Par un ingénieux dispositif, W.S. Condon a analysé image par image des fragments d'interaction filmée. Il a pu ainsi mettre en rapport les mouvements segmentaires relevés avec le tracé oscillographique de l'émission parolière des deux interactants. Cela lui a permis de décrire les phénomènes d'autosynchronie et d'hétérosynchronie.

L'*autosynchronie* désigne la synergie chez le locuteur des événements parolières et des mouvements des divers segments corporels enregistrés. L'*hétérosynchronie* désigne la synergie chez l'allocutaire d'activités segmentaires synchrones des événements parolières produits par son partenaire-locuteur. Ces phénomènes réalisent une « danse des interlocuteurs » selon une métaphore très évocatrice.

Un des aspects importants et très étudiés de la coordination est l'« *alternance des tours* » de parole qui caractérise le dialogue. Ce phénomène mérite deux remarques. En premier lieu, l'alternance des tours n'est pas une règle conventionnelle de nature sociale, mais simplement la conséquence d'une nécessité physiologique: les activités énonciatives sont incompatibles avec les activités réceptives. *On ne peut pas parler et écouter en même temps*. En second lieu, en revanche, le droit à la parole est déterminé socialement, de même que le droit de la conserver, en cas de chevauchement. Dans les cas de situation égalitaire, le « gagnant du tour » s'affirmera le plus souvent en utilisant des procédés non verbaux.

Ceux-ci ont été très bien décrits par S. Duncan et P.W. Fiske (4). Le parleur proposera le changement en émettant un ensemble d'indices: verbaux (complétude grammaticale, syntagmes conclusifs: *voyez-vous, bien, n'est-ce pas...*), vocaux (intonation descendante, syllabe prolongée) et kinésiques (regard vers le partenaire, absence de geste illustratif, éventuellement geste déictique vers l'allocutaire désigné). L'écouteur de son côté peut envoyer des indices de candidature à la parole: détournement du regard, mou-

vements de tête, raclement de gorge et inspirations préparatoires à la parole, geste de la main à la fois « bâton » et déictique*, changement de posture, etc.

En fait, ce système de passage des tours est étroitement lié au système de maintenance des tours. Sous ce terme, nous désignons le processus sous-jacent aux échanges verbaux qui permet à chaque locuteur de gérer au mieux sa participation, c'est-à-dire d'accéder à la « *félicité interactionnelle* »: pouvoir expliciter sa pensée, la faire comprendre et au-delà être approuvé, partager un point de vue, faire réaliser une action, persuader etc. Pour ce, le parleur s'efforce d'être informé sur quatre points, que nous avons appelé les « *quatre questions du parleur* »:

- Est-ce qu'on m'entend ?
- Est-ce qu'on m'écoute ?
- Est-ce qu'on me comprend ?
- Qu'est-ce qu'on en pense ?

Le rôle essentiel du regard

Or, la réponse à ces questions nécessite, d'une part, au minimum un regard du receveur et, d'autre part, des indices rétroactifs sous forme d'émissions voco-verbales et/ou kinésiques du receveur. Ce système interactif qui sert à la régulation de l'échange se décompose ainsi en émissions du parleur (*activité « phatique »*), et en émissions du receveur (*activité « régulatrice »*).

Du côté phatique, le regard constitue un des éléments majeurs de ce système d'inter-régulation et va constituer un « signal intra-tour » selon l'expression de S. Duncan et P.W. Fiske (« *Speaker within turn signal* »). Le parleur en effet, ne regarde pas en permanence le receveur, ce qui donne à son regard, quand il se produit, une valeur de signal. Il l'utilise à certains moments précis de son discours, souvent à un point de complétude vocale et sémantique ou lors d'une pause brève. Ce signal intratour se doit d'être bref pour ne pas être pris pour une proposition de passage de tour. Il peut s'appuyer sur un signal gestuel: geste ou maintien de la main dans une position active qui indique que le tour n'est pas fini.

Le signal phatique intratour va provoquer les signaux rétroactifs ou régulateurs du receveur (« *back-channel signal* » de S. Duncan et P.W. Fiske) qui peuvent être de plusieurs formes:

positif de partage et de maintenance de la parole. Ces dispositifs sont très largement mimo-gestuels et utilisent en particulier les hochements de tête et la mobilité des regards. Ils donnent lieu à ce que l'on appelle la « synchronie interactionnelle » décrite en 1966 par W.S. Condon et W.D. Ogston qui constitue aujourd'hui une notion devenue classique (3).

Par un ingénieux dispositif, W.S. Condon a analysé image par image des fragments d'interaction filmée. Il a pu ainsi mettre en rapport les mouvements segmentaires relevés avec le tracé oscillographique de l'émission parolière des deux interactants. Cela lui a permis de décrire les phénomènes d'autosynchronie et d'hétérosynchronie.

L'*autosynchronie* désigne la synergie chez le locuteur des événements paroliers et des mouvements des divers segments corporels enregistrés. L'*hétérosynchronie* désigne la synergie chez l'allocutaire d'activités segmentaires synchrones des événements paroliers produits par son partenaire-locuteur. Ces phénomènes réalisent une « danse des interlocuteurs » selon une métaphore très évocatrice.

Un des aspects importants et très étudiés de la coordination est l'« *alternance des tours* » de parole qui caractérise le dialogue. Ce phénomène mérite deux remarques. En premier lieu, l'alternance des tours n'est pas une règle conventionnelle de nature sociale, mais simplement la conséquence d'une nécessité physiologique : les activités énonciatives sont incompatibles avec les activités réceptives. *On ne peut pas parler et écouter en même temps*. En second lieu, en revanche, le droit à la parole est déterminé socialement, de même que le droit de la conserver, en cas de chevauchement. Dans les cas de situation égalitaire, le « gagnant du tour » s'affirmera le plus souvent en utilisant des procédés non verbaux.

Ceux-ci ont été très bien décrits par S. Duncan et P.W. Fiske (4). Le parleur proposera le changement en émettant un ensemble d'indices : verbaux (complétude grammaticale, syntagmes conclusifs : *voyez-vous, bien, n'est-ce pas...*), vocaux (intonation descendante, syllabe prolongée) et kinésiques (regard vers le partenaire, absence de geste illustratif, éventuellement geste déictique vers l'allocataire désigné). L'écouteur de son côté peut envoyer des indices de candidature à la parole : détournement du regard, mou-

vements de tête, raclement de gorge et inspirations préparatoires à la parole, geste de la main à la fois « bâton » et déictique*, changement de posture, etc.

En fait, ce système de passage des tours est étroitement lié au système de maintenance des tours. Sous ce terme, nous désignons le processus sous-jacent aux échanges verbaux qui permet à chaque locuteur de gérer au mieux sa participation, c'est-à-dire d'accéder à la « *félicité interactionnelle* » : pouvoir expliciter sa pensée, la faire comprendre et au-delà être approuvé, partager un point de vue, faire réaliser une action, persuader etc. Pour ce, le parleur s'efforce d'être informé sur quatre points, que nous avons appelé les « *quatre questions du parleur* » :

- Est-ce qu'on m'entend ?
- Est-ce qu'on m'écoute ?
- Est-ce qu'on me comprend ?
- Qu'est-ce qu'on en pense ?

Le rôle essentiel du regard

Or, la réponse à ces questions nécessite, d'une part, au minimum un regard du receveur et, d'autre part, des indices rétroactifs sous forme d'émissions voco-verbales et/ou kinésiques du receveur. Ce système interactif qui sert à la régulation de l'échange se décompose ainsi en émissions du parleur (*activité « phatique »*), et en émissions du receveur (*activité « régulatrice »*).

Du côté phatique, le regard constitue un des éléments majeurs de ce système d'inter-régulation et va constituer un « *signal intra-tour* » selon l'expression de S. Duncan et P.W. Fiske (« *Speaker within turn signal* »). Le parleur en effet, ne regarde pas en permanence le receveur, ce qui donne à son regard, quand il se produit, une valeur de signal. Il l'utilise à certains moments précis de son discours, souvent à un point de complétude vocale et sémantique ou lors d'une pause brève. Ce signal intratour se doit d'être bref pour ne pas être pris pour une proposition de passage de tour. Il peut s'appuyer sur un signal gestuel : geste ou maintien de la main dans une position active qui indique que le tour n'est pas fini.

Le signal phatique intratour va provoquer les signaux rétroactifs ou régulateurs du receveur (« *back-channel signal* » de S. Duncan et P.W. Fiske) qui peuvent être de plusieurs formes :

- brèves émissions verbales ou vocales : « Hum-Hum, oui, d'accord, je vois, non? », etc. ;
- complétions propositionnelles : « *il était, comment dire...* » - *perplexe?* - *oui, perplexe...* » et reformulations ;
- demandes de clarification : « *Comment ça?...* », « *tu veux dire que?...* » ;
- mouvements de tête : très souvent « hochement », singulier ou pluriel ;
- mimiques faciales : le sourire en est un exemple fréquent, mais il n'est pas rare d'observer des mimiques de « perplexité » ou de « doute », voire de « réprobation » dont on suppose aisément qu'elles vont influencer la suite discursive du parleur.

Ce rôle essentiel du regard dans ce système régulateur a été précisé par C. Goodwin (5), qui en a fait une étude très complète et a souligné son rôle dans l'« organisation conversationnelle ». Le parleur a besoin du regard du receveur et met en œuvre des techniques subtiles pour le provoquer. Le regard est utilisé aussi pour marquer l'engagement et le désengagement et ainsi permettre la suspension ou la reprise de la conversation. Il l'est aussi pour la désignation de l'allocataire quand l'interaction se fait à plus de deux personnes.

Une troisième voie : l'empathie et l'analyseur corporel

Les notions précédentes, système des tours de parole et procédure de maintenance, nous ont permis de mettre en relief quelques aspects fondamentaux de la participation des gestes à l'interaction. Mais la quatrième question du parleur (« *qu'est-ce qu'il en pense?* ») mérite d'être mieux explicitée car elle nous pousse à aborder les problèmes d'empathie et de communication affective, problèmes jusqu'ici peu abordés par les conversationnalistes, probablement parce qu'ils font justement trop appel au non verbal qui nous intéresse ici.

En effet, dans tout dialogue se poursuit, en lien direct avec les opérations mentionnées ci-dessus, un travail sur les affects : travail d'attribution d'affects à autrui et travail d'exposition de ses propres affects. En situation d'interaction, les locuteurs vont donc, selon les règles de cadrage affectif, gérer leurs propres sentiments, gérer l'expression de ces sentiments réels ou affichés, et s'efforcer de percevoir les mouvements analogues en cours chez leur par-

tenaire. L'échange informationnel et opératoire se doublera donc d'un échange d'indices et d'indicateurs émotionnels.

La participation kinésique y est très importante dans un cas comme dans l'autre. Les mimiques faciales, en particulier, sont considérées comme les supports expressifs privilégiés des diverses émotions, elles indiqueraient la « qualité » de l'émotion, tandis que les autres indices corporels, gestes, postures, révéleraient plutôt l'intensité émotionnelle, ou les affects toniques (aspect figé du déprimé, expressif de l'excité...).

Mais au-delà de cet échange de signaux affectifs, nous avons été amenés à décrire un autre mécanisme qui relève plus du partage et utilise des processus d'identification corporelle qui peuvent parfois se repérer dans des phénomènes d'échoïsoïation ou de synchronie mimétique. Ces phénomènes d'échoïsoïation plus ou moins manifestes constituent un procédé d'accordage affectif et permettent des inférences émotionnelles. Il y aurait ainsi par le biais d'une échoïsoïation corporelle, parfois visible, mais souvent subliminaire, une facilitation à la perception des affects d'autrui.

Après le cotexte, le contexte

Nous avons examiné les événements moteurs et leur participation à la gestion de l'interaction dialogique. Nous avons proposé de les considérer comme « cotextuels » (6), c'est-à-dire intégrés à l'« énoncé total », au même titre que les unités verbales et vocales.

Mais il est d'autres éléments non verbaux qui vont intervenir dans l'interaction (« attitudes » posturales, intensité et amplitude des gestes et des mimiques) qui, associés aux caractères physiques (âge-sexe) et vestimentaires, créent un « climat contextuel ». Certains de ces éléments font partie du « décor » et restent permanents au cours de la rencontre. Mais d'autres traduisent l'accommodation situationnelle. Ce sont eux qui nous intéressent ici, en particulier les indicateurs de relation et les paramètres kinésiques du contrôle social.

Par contrôle social, on désigne le processus mis en œuvre pour réaliser une action finalisée ou/et pour influencer les réactions d'autrui dans un sens déterminé. On quitte donc ici la situation égalitaire et informelle du dialogue idéal pour aborder les situations asymétriques, telles les interactions de sites qui obéissent

à des scénarios préalablement définis avec des distributions de rôles contraignantes, mais aussi les interactions faussement conversationnelles : repas d'affaires, diverses situations de séduction, de persuasion, etc. Dans ces situations de contrôle social, on retrouvera bien sûr les différents éléments de base décrits plus haut, mais ils seront ici modalisés en fonction des statuts, de la dominance et des objectifs explicites ou cryptiques, « ouverts » ou « couverts » de la relation. Ainsi peut-on observer les techniques de prise de contact et d'ouverture de l'interaction avec divers modes d'adresses verbales d'échanges gestuels, mimiques et tactiles : baisers, poignées de main, accolades selon la catégorie de partenaires et les statuts réciproques. Durant la période de déroulement de la rencontre, le regard joue un rôle majeur dans la différenciation des statuts dominant-dominé : dans les interactions ordinaires homme-homme, le fait de porter des regards prolongés est jugé plus dominant que des regards rares ou furtifs. C'est l'asymétrie de l'utilisation des regards, fréquence et durée, qui est significative. Le toucher constitue aussi un signe indicateur spécial qui peut manifester l'intimité de la relation, mais aussi l'emprise et la dominance (il n'y a pas dans ce cas de réciprocité). Le toucher est plus souvent initié par les hommes que par les femmes, par les plus âgés que par les plus jeunes, par les socio-économiquement plus nantis. Il en va sensiblement de même pour les sourcils froncés et la bouche non souriante.

Cependant, plusieurs de ces indicateurs de dominance ont plus une fonction de « rappel » que de conquête : ils confirment un statut déjà établi par d'autres moyens, ou inhérent à la situation. Ils peuvent aussi servir d'« affiche » et assurer deux fonctions destinées au public éventuel : affiche de relation servant à l'ostension de l'intimité aux tiers (par exemple exagération du rapprocher, des rires, du contact), affiche d'opinion, servant à exprimer au tiers l'approbation ou la désapprobation des propos émis par le partenaire (par exemple, en cas d'approbation, hochement de la tête ample et répétitif avec le regard non posé sur le parler). Ces diverses accommodations liées au contrôle social seront aussi dépendantes de ce que l'on pourrait appeler l'homéostasie de la relation : maintien d'un équilibre adéquat, c'est-à-dire supportable sinon confortable entre les deux tendances contradictoires, approche et évitement, mises en jeu dans tout rapport interindividuel.

L'équilibre de l'intimité

M. Argyle et J. Dean en avaient fourni en 1965 un modèle dit de l'équilibre de l'intimité (*Intimacy-Equilibrium Model*) (7) : les forces qui poussent un partenaire vers l'autre ou l'en écartent tendent à maintenir un état d'équilibre. Si cet équilibre est perturbé par une intimité trop grande, par exemple regards trop appuyés, il se rétablit par une diminution sur une autre dimension, par exemple une augmentation de la distance interindividuelle. Un détournement du regard quand l'autre fixe trop longtemps est aussi un moyen fréquent de maintenir l'équilibre. Mais la restauration de l'équilibre peut aussi se faire par un changement de position (retrait du buste, ou rapprochement) et au niveau du canal verbal par un éventuel changement de thème. Ce modèle a fait l'objet de plusieurs vérifications. Ainsi, plus la distance interpersonnelle est faible, plus le contact oculaire diminue et moins l'orientation du corps est directe. M.L. Patterson l'a complété (8) en intégrant la prise de contact, le changement de degré d'intimité selon les deux alternatives : réaction émotive positive ou réaction négative.

Ces modèles sont intéressants dans la mesure où ils montrent la synergie entre les différentes activités énonciatives, et la recherche d'un équilibre consensuel à la fois compatible avec l'état affectif propre à chaque interactant, la régulation des échanges en cours et les accommodations aux contraintes contextuelles. Mais ces dernières restent déterminantes pour l'interprétation des phénomènes observés.

Je conclurai ce schématique survol par quelques remarques qui pourraient orienter de futures recherches.

1. La mise en évidence de règles de cadrage affectif aux côtés des règles de cadrage cognitif, ainsi que les notions de travail émotionnel et de contrôle social, ouvrent des pistes intéressantes en permettant de mieux situer la participation des éléments non verbaux dans le déroulement des interactions sociales.

Cette participation paraît fondamentale dans les phénomènes décrits sous les termes divers de synchronisation, d'accordage, d'accommodation, de pilotage relationnel, et permet d'introduire sous une forme concrète la notion d'empathie.

2. Reconnaître l'importance du système de coordination devrait avoir quelques conséquences pratiques :

– en pédagogie, où l'on a déjà souvent souligné combien le

savoir enseigné nécessite le savoir enseigner ;

- de même en formation et en psychothérapie, où la pragmatique de la relation est un moteur essentiel de l'évolution et s'acplit très largement par les canaux vocaux et kinésiques, bien souvent à l'insu des protagonistes ;
- enfin, dans les relations interculturelles, car chaque culture ayant dans ce domaine ses propres prescriptions et proscritptions, les malentendus-malvus y trouvent un terrain des plus propices à leur éclosion.

Notes

1. Voir l'article « Empathie et communication » dans cet ouvrage.
2. Voir J. Cosnier et J. Vaysse, « Sémiotique des gestes communicatifs », *Nouveaux Actes sémiotiques*, n° 54, 1997.
3. W.S. Condon et W.D. Ogston, « Sound film analysis of normal and pathological behavior patterns », *Journal of Nervous and Mental Disease*, 143, 338-347, 1966.
4. S. Duncan et P.W. Fiske, *Face to Face Interaction Research*, Hillsdale, 1977.
5. C. Goodwin, *Conversational organization*, Academic Press, 1981.
6. J. Cosnier et A. Brossard, *La Communication non verbale*, Delachaux et Niestlé, 1984.
7. M. Argyle et J. Dean, « Eye-contact, Distance and Affiliation », *Sociometry*, n° 28, 1965.
8. M.L. Patterson, « An Arousal Model of Interpersonal Intimacy », *Psychological Review*, n° 83, 1976.

À lire sur le sujet

- G. Calbris, *L'Expression gestuelle de la pensée d'un homme politique*, CNRS Editions, 2004.
- A. Kendon, *Gesture : Visible Action as Utterance*, Cambridge University Press, 1992.
- E.M. Lipiansky et D. Picard, *L'Interaction sociale*, Puf, 2003 [1989].
- D. Marcelli, *Les Yeux dans les yeux, l'énigme du regard*, Albin Michel, 2005.